

# ANTI-GLACIER



Stephen Baxler







# ANTI-GLACE



Stephen Baxter

# ANTI-GLACE

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Gravité (Xeelees 1)*  
*Singularité (Xeelees 2)*  
*Flux (Xeelees 3)*  
*Accrétion (Xeelees 4)*

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliâl'  
50 rue du Clos  
77670 Saint Mammès  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

*Anti-Ice*

© 1993 by Stephen Baxter

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

© 2014, le Béliâl', pour la présente édition

Illustration de couverture :

© 2014, Manchu ; habillée par Philippe Gady







# Sommaire

Prologue :	
Lettre à un père . . . . .	13
1. À la Nouvelle Grande Exposition . . . . .	35
2. Une traversé de la Manche . . . . .	53
3. Le paquebot terrestre . . . . .	69
4. Le <i>Phaéton</i> . . . . .	86
5. Au-dessus de l'atmosphère . . . . .	101
6. La vie quotidienne entre les mondes . . . . .	117
7. Seul . . . . .	131
8. Un débat . . . . .	145
9. Dans l'ombre de la Lune . . . . .	161
10. Un anglais sur la Lune . . . . .	185
11. Une discussion scientifique . . . . .	201
12. Le bon air anglais . . . . .	209
13. Le pilote du ballon . . . . .	231
14. Le franc-tireur . . . . .	245
Épilogue :	
Lettre à un fils . . . . .	263
Remerciements . . . . .	273



*À ma mère*



– prologue –

## LETTRE À UN PÈRE

7 juillet 1855  
Devant Sébastopol

Mon Cher Père,

Je ne sais comment m'adresser à vous après la conduite inqualifiable qui me valut de quitter la maison. J'ai bien conscience qu'une année entière a passé sans un mot de ma part et je ne puis offrir que ma terrible honte comme excuse pour ce mutisme. Je vous l'assure : l'éventualité que Mère, Ned et vous m'avez cru gisant dans quelque coin sordide d'Angleterre, seul, démuné, voire mourant, m'emplit d'une épouvantable culpabilité.

Ma foi, Monsieur, l'Amour et le Devoir ont conspiré avec les événements extraordinaires de ces derniers jours pour m'amener à rompre le silence. Père, je suis vivant, en bonne santé, et je sers l'Empire au sein du 90<sup>e</sup> d'Infanterie légère dans la campagne de Crimée ! J'entame ce récit assis devant les ruines de Sébastopol, parmi les vestiges d'un élément de fortification russe appelé — de par sa forme, voyez-vous — un redent, édifice simple, mais efficace, en sacs de sable et remblais de terre. J'imagine que recevoir de mes nouvelles vous ébaubit — et j'ose espérer que votre cœur sera touché par l'annonce de ma survie —, pourtant préparez-vous à une stupéfaction plus vive encore, cher Père, face au compte-rendu que je dois vous faire. Vous avez dû lire les dépêches

de Russell dans le *Times* sur l'éviscération de la forteresse de Sébastopol par ce Traveller et son infernal obus d'anti-glace. À tout cela, j'assistai, Monsieur, et, vu ma disgrâce éternelle, je tiens pour un cadeau immérité de la Providence l'occasion offerte de le raconter, quand un si grand nombre d'hommes honorables — Français et Turcs autant qu'Anglais — ont péri autour de moi.

Je vous dois d'expliquer ma conduite depuis mon départ de *Sylvaine*, par ce sombre jour l'an passé, et la manière dont je gagnai ces lointains rivages.

Vous le savez, je n'emportai que quelques shillings. Mon humeur, Monsieur, se composait à parts égales de dégoût de soi et d'humiliation. Résolu à me racheter, je rejoignis en monorail Liverpool où je m'engageai comme soldat du rang dans le 90<sup>e</sup> Régiment. Il me manquait bien sûr la ressource financière d'acheter mon grade et, de toute façon, j'avais décidé de m'abaisser, de me mêler aux plus modestes, afin de me purifier de mon péché.

Une semaine après mon arrivée, on m'envoya à Chatham où quelques mois de formation firent de moi un soldat de l'Empire. Puis, déterminé à assujettir mon existence au bon vouloir du Seigneur, je me portai volontaire en février de cette année pour l'Infanterie légère du 90<sup>e</sup> Régiment afin de me retrouver ici, à la guerre contre les Russes.

Pendant que j'attendais mon transport, certain que j'étais de ne pouvoir espérer que la mort sur les champs de Crimée, une envie farouche me tenaillait de vous écrire ; mais devant une tâche aussi banale, le courage — qui me soutint ici au milieu du carnage le plus atroce — me manqua. Je quittai donc l'Angleterre sans vous avertir.

Il nous fallut quinze jours de mer pour gagner Balaklava, et trois jours de marche supplémentaires sur la route du nord pour atteindre les camps Alliés autour de Sébastopol.

Ayez l'indulgence de me laisser décrire la situation que je découvris. Même si, d'évidence, les correspondants comme Russell relatent fidèlement cette campagne, vous pourriez

juger l'opinion d'un humble fantassin — et fier de l'être — digne d'intérêt.

Vous savez pourquoi nous sommes ici, Monsieur.

Notre Empire ceint le globe. Et notre domination se base sur les fils conducteurs que sont nos moyens de transport : les routes, les chemins de fer, les lignes de monorail, les voies maritimes.

Le tsar Nicolas, en quête d'un port méditerranéen, posait un regard envieux sur un Empire ottoman déliquescents. Il menaçait donc Constantinople même, et nos itinéraires vers l'Inde. Bientôt, il battait le Grand Turc sur terre et sur mer. Avec les Français à nos côtés, nous lui déclarâmes donc la guerre.

Celle-ci débuta sous le commandement de Lord Raglan, qui servit jadis auprès de Wellington lui-même à Waterloo. Père, je vis un jour ce grand homme traverser notre camp pour aller conférer avec son homologue français, Canrobert. Bien droit sur son cheval gris, sa manche vide (depuis qu'un canon napoléonien lui avait emporté le bras) coincée dans l'échancrure de son manteau, il posait sur nous ce regard soucieux d'oiseau de proie qui avait fait baisser les yeux à Bonaparte en personne. Monsieur, je vous assure que je ne fus pas le seul à crier des vivats et à lancer mon galure !

Pourtant, dès mon débarquement, j'avais constaté qu'on murmurait des critiques à son encontre.

La tête farcie des souvenirs de sa gloire face au Corse, il semblait avoir coutume de parler des Russes ici comme des « Français » ! Et sa conduite de la campagne lui attirait des récriminations voilées. Après tout, le premier engagement contre les Russes à Alma voici dix bons mois nous vit battre les hommes du tsar à plate couture. Quel spectacle ce fut, selon tous les témoignages, que nos lignes Alliées, forêt de couleurs soulignées par les éclairs des baïonnettes, dans le tumulte des tambours et des clairons qu'englobait la rumeur incessante d'une armée en marche ! Un preux compagnon me décrivit les Gris d'Écosse que grandissaient encore leurs



bonnets de peau d'ours, qui luttèrent dos à dos, tranchant et taillant les ennemis qu'ils dominaient...

Mon seul regret reste d'avoir manqué cela !

Mais, après cette victoire à Alma, Raglan omit de pousser son avantage.

Sinon, peut-être aurions-nous bouté les Russkoffs hors de la Péninsule et regagné nos foyers pour Noël ! Ce ne fut pas le cas et vous connaissez la suite : les grandes batailles de Balaklava et Inkerman, avec le massacre, à Balaklava, de la noble Brigade légère placée sous le commandement de Lord Cardigan. (Père, j'ajoute que j'eus l'occasion, début mai, de remonter à cheval cette fameuse Vallée de la mort presque jusqu'au site de canons russes qui constituait l'objectif de la charge. Le sol chamarré de fleurs prenait de chauds reflets dorés au soleil couchant. Des balles et des morceaux d'obus jonchaient la terre au point que les végétaux poussaient au travers des fragments rouillés. Je trouvai un crâne de cheval, presque entièrement nettoyé de sa chair, percé de gauche à droite par une balle. Nous ne vîmes pas de restes humains. Un homme aurait cependant trouvé une mâchoire entière, blanchie, et munie d'une dentition parfaite.)

En tout cas, les Russes survécurent pour se terrer — vers la Noël — dans leur forteresse de Sébastopol.

Sébastopol, Père, constitue leur base navale principale ici. Prendre la ville nous permettrait d'éloigner la menace sur Constantinople, d'annihiler les ambitions méditerranéennes du tsar. On nous envoya donc en force, avec nos tranchées, nos terrassements, nos mines ; et — depuis Noël — nous l'assiégeons.

Il s'agissait, à mon sens, du moins, d'une vraie farce. Les Russes disposaient de munitions en quantité. Nous n'avions aucun moyen d'imposer un blocus maritime, si bien que les navires du tsar fournissaient des victuailles aux assiégés de façon presque quotidienne !

Or Raglan ne concevait que l'usure pour les déloger. Et, bien sûr, il refusait avec la dernière énergie l'usage d'armes

à anti-glace ; un homme d'honneur ne saurait avoir affaire à ces monstruosité du monde moderne.

Pendant ce temps, nous attendions, attendions...

Je ne peux que louer le Sauveur de m'avoir accordé, dans sa grande bienveillance, d'arriver après le pire de l'hiver. Les gars qui survécurent à ses ravages ont tous des histoires épouvantables à raconter. Les mois d'été s'étaient montrés bienveillants, voyez-vous ; les expéditions rapportaient un ample butin de provisions et on avait même le temps de jouer au cricket — des parties improvisées... mais dans les règles ! L'hiver avait par contre réduit les routes comme les tranchées à des fossés instables. On ne pouvait s'abriter — et encore — que sous des auvents de toile et se contenter que de dormir, fort mal, dans une boue glaciale qui montait jusqu'au genou. Même les officiers souffraient de manière scandaleuse ; au dire de tous, chacun devait porter son épée dans les tranchées afin de se distinguer des fantassins ! Père, c'était sans conteste la guerre sans les dentelles.

Il y avait en outre le choléra qui se propageait dans tous les coins de la Péninsule depuis le port de Varna. Une telle épidémie n'a rien d'agréable, Monsieur, car un soldat sain et robuste devient une ombre émaciée et rongée par les soucis en l'espace de quelques heures, pour mourir le lendemain. Que ces hommes aient maintenu la discipline et gardé leur sang-froid dans de telles circonstances en dit long sur leur courage. J'oserai ajouter que l'Anglais du commun résiste beaucoup mieux que le Français, malgré la rumeur qui veut que nos alliés bénéficient d'un meilleur approvisionnement.

J'ai cependant mon idée à ce sujet, Père. Selon moi, les Français supportent mieux la famine que nous ! Privez un Anglais de son rosbif, privez-le de sa bière, et il se laissera mourir. Alors que le Français... Un certain capitaine Maude — un homme de bonne compagnie qu'on renvoya dans ses foyers par la suite, après qu'un obus venu exploser dans son cheval lui eut lacéré la jambe — nous parla du jour où il fut invité à souper par un lieutenant français. Alors qu'il arrivait

auprès de sa tente, notre Maude fut accueilli par des odeurs de bonne cuisine et des airs d'opéra, tandis qu'à l'intérieur il découvrit des tables de fortune, dressées sur des tréteaux et recouvertes de linges propres, sur lesquelles il se vit servir un repas complet ! Lorsqu'il complimenta son hôte, il eut la stupéfaction d'apprendre que les trois plats différents au menu comportaient pour seul ingrédient des haricots secs que relevaient des herbes aromatiques cueillies dans le coin.

Le tour était joué !

Je ne saurais pourtant me plaindre des conditions de vie des Anglais du rang depuis mon arrivée. Je trouvai à cantonner dans une hutte construite par un peloton de Turcs. Nous recevons du bœuf salé et du biscuit de mer tous les jours, un méchant régime comparé au confort de la maison, certes, mais plus que suffisant. Et la déchéance de l'ivresse ne nous est pas étrangère. Si on peine à se procurer de la bière, d'autant qu'on la paye cher, l'alcool fort abonde. Il existe une sorte de poison, le « raki », que les paysans d'ici peuvent se laisser convaincre de fournir. Souvent, j'ai vu de simples soldats, et même des officiers, tituber sous son influence, bien que nul n'encourage ces comportements. Je pourrais vous narrer, Père, la déchéance d'un homme de notre compagnie, un chef-d'œuvre de la nature de plus de six pieds de haut, un bon soldat, mais un véritable démon sous l'empire de la boisson. La punition publique se tient toujours tôt le matin, devant le régiment rassemblé ; à cette occasion, une bise glaciale soufflait. Le soldat en question avait les poignets et les chevilles liés à un triangle composé de supports de brancard, le dos à nu ; un tambour rythmait les coups du chat à neuf queues que décomptait le tambour-major. Père, cet homme en reçut soixante sans une plainte, alors qu'il saignait au bout d'une douzaine. Son châtiment terminé, il se redressa et salua son colonel. « C'est un petit déjeuner bien chaud que vous m'avez servi ce matin, votre honneur ! » On le soutint pour gagner à pied l'hôpital.

Vous en ferez ce que vous voudrez, Père, mais je vous assure n'avoir pas bu une goutte depuis le jour où j'ai quitté votre demeure dans ces si fâcheuses circonstances.

À présent — « Enfin ! » me semble-t-il vous entendre vous écrier —, je vais vous décrire les événements capitaux de ces derniers jours ; et si vous me supportez jusque-là, je conclurai par un bulletin de santé personnel.

Sébastopol est une base navale sur la mer Noire. Tâchez d'imaginer une large baie qui, depuis la mer, s'étire d'ouest en est ; la ville s'étend sur la côte sud de cette baie. Une crique la divise, qui pénètre dans les terres d'environ deux milles vers le sud.

L'application pratique, Père, c'est qu'il faut deux armées pour investir la ville ; car une force attaquant d'un côté ne peut espérer appuyer la force attaquant de l'autre, à cause de la présence de ladite crique. Par voie de conséquence, nous étions, les Français et nous, alignés de part et d'autre — eux à gauche, les Anglais à droite.

Les défenses russes sont — ou étaient — réduites en apparence, mais occupaient des positions très avantageuses et se trouvaient fortifiées par Mère Nature elle-même. J'ai déjà parlé du redent, hérissé de dix-sept canons lourds.

Je me rappelle m'être porté à environ un mille de la ville afin d'inspecter les parages. D'un monticule, je voyais les beaux navires de guerre russes tels des spectres gris dans la baie, les habitants de Sébastopol qui circulaient sans crainte dans les rues pour vaquer à leurs occupations, comme si les cent quarante mille hommes qui investissaient leur port n'étaient qu'un rêve. Moins oniriques étaient les bastions dominant nos positions. De gros fûts noirs me surveillaient de leurs embrasures et, lorsque je me dévoilai trop, une bouffée de fumée s'éleva et un projectile siffla au-dessus de ma tête ; ils réglèrent leurs tirs avec assurance !

J'ai dit que le siège avait duré des mois. Préoccupés par cette impasse, nos hommes murmuraient que lord Raglan,

avec ses souvenirs, ses traditions, manquait de la souplesse d'esprit souhaitée pour résoudre le problème de Sébastopol.

Puis, début mai, le premier indice d'un mécontentement similaire dans les hautes sphères nous parvint. Des officiers nous rejoignirent, à l'évidence arrivés d'Angleterre depuis peu, car leurs épauettes brillaient. Ils se trouvaient sous les ordres de sir James Simpson, un général corpulent à la mine féroce. Les accompagnait un civil, un drôle de bonhomme, la cinquantaine, qui mesurait plus de six pieds et arborait un nez en bec de faucon, avec de gros favoris aussi noirs qu'il vous plaira et un tuyau de poêle le faisant paraître de dix pieds de taille. (Selon la légende, une balle perdue russe — de celles qui filaient sans cesse dans nos rangs tels de minuscules volatiles mortels — le lui perça un jour. Ce gentleman, sans se départir de son calme, ôta alors son couvre-chef, examina le trou et promit, à son retour au pays, d'envoyer la facture des réparations à l'ambassade du tsar !) Il marchait dans la boue, jetait des regards dans nos casemates et nos tranchées, examinait nos amputés et nos malades, et chacun pouvait constater à quel point il semblait soucieux et déterminé.

Vous aurez, j'espère, reconnu à ma description le fameux sir Josiah Traveller, l'inventeur de toutes ces merveilles de l'ingénierie qui ont valu aux industriels de Manchester leur renommée par chez nous. Mais, autant que je sache, jamais encore on n'avait utilisé ses gadgets à l'anti-glace sur un quelconque théâtre des hostilités.

Eh bien, sir Josiah venait sur la Péninsule nous aviser à cet égard.

Comme j'ignore tout des débats qui suivirent son arrivée, mon compte-rendu ne s'appuiera que sur des oui-dire. Le général Simpson souhaitait voir déployés les nouveaux obus de Traveller afin de résoudre la situation militaire au plus vite. Mais Raglan refusait d'en entendre parler. Le duc de Wellington aurait-il usé de dispositifs aussi diaboliques, lui qui interdisait de fouetter les soldats pris de boisson ? (Ainsi

imaginé-je l'argument soulevé par Raglan.) Non, messieurs, il s'en serait bien gardé ; et lord Fitzroy Raglan, à son tour, ne pouvait approuver cette déviance. La méthode de siège traditionnelle, peaufinée au fil des siècles, ne pouvait pas échouer ; donc, ils finiraient par l'emporter.

Ma foi, Raglan obtint gain de cause et on planifia un assaut.

Point n'est besoin, Père, d'étudier en profondeur l'art de la guerre pour comprendre qu'attaquer un bastion comme Sébastopol en disposant d'un faible avantage en nombre, de pièces d'artillerie légères et de flancs aussi mal assurés que nos voies de retraite relevait d'une tâche irréalisable. Mais le 18 juin, après neuf mois de blocus infructueux, les Alliés tentèrent pourtant cet exploit.

Quinze jours plus tôt, nos bombardements commençaient. Obus et balles sifflaient au-dessus de nos têtes nuit et jour ; les Russes nous rendaient la pareille. Dans mon fourniment à toute heure, mon Minié serré contre moi, je n'avais guère dormi pendant ces deux semaines. Et au cas où le fracas des armes n'aurait pas suffi à nous troubler l'esprit, les hommes du tsar avaient la charmante coutume d'envoyer des boulets de trente-deux livres rebondir parmi nos positions telles des balles de cricket, sans souci de l'heure, ce qui ne contribuait guère à un sommeil paisible !

À l'aube du 18, enfin, nous entendîmes les clairons et les tambours annoncer le début de l'assaut. Nous poussâmes quelques vivats — rappelez-vous que je voyais le feu pour la première fois, Monsieur — et je sortis ma pauvre tête de ma tranchée afin de suivre les événements.

De l'autre côté d'un terrain labouré par les explosions, je vis, à travers la fumée et la vapeur, les Français partir les premiers. Mais, les Russes les attendant de pied ferme, ces gars tombaient, fauchés à l'envi ; les suivants trébuchaient sur les corps. Bientôt régna la plus vive confusion — où, je le crains, certains de ces braves Gaulois auront succombé à des tirs Alliés.

Nous reçûmes l'ordre d'avancer. Nous, les tirailleurs, nous grimpâmes hors de nos tranchées pour fouler ce champ labouré, nos cris brûlant nos gorges, baïonnettes pointées. Nous nous dirigeâmes vers le redent, la plus formidable des redoutes russes ; notre mission consistait à couvrir la force d'assaut transportant des sacs en laine et des échelles afin d'escalader ses murs de pierre. Je tirai avec mon fusil Minié et, durant quelques secondes, le feu du combat courut dans mes veines !

Hélas, les Russes refusaient de jouer le jeu.

Les hommes du tsar restaient dans leurs fortifications et nous gratifiaient d'une grêle meurtrière de mitraille et de tirs au fusil. Comment je survécus à ces quelques minutes, Père, je ne le saurai jamais, car, alentour, de meilleurs hommes que moi s'effondraient. Ma botte finit par buter dans la boue molle d'un cratère d'obus ; je basculai la tête la première et je me retrouvai allongé au fond du trou. La mitraille russe formait un auvent quelques pouces au-dessus de ma tête. Je me tins donc à plat ventre dans la boue, puisque me relever, pour l'instant, aurait signé à coup sûr mon arrêt de mort.

Vous me croirez, j'espère, quand je vous assure que ce ne fut pas la couardise qui me garda plaqué au sol, Père ; alors que je gisais au fond du cratère, la puanteur de la poudre et du sang dans les narines, la rage me dévorait. Je me jurai de reprendre l'assaut dès que l'opportunité se présenterait et de vendre chèrement ma peau.

La mitraille grésillait encore autour de moi quand je finis par m'extirper tant bien que mal de mon abri. Je brandis le Minié et repartis au pas de course.

Une scène fantastique m'accueillit.

Des échelles de siège jonchaient la plaine comme autant d'allumettes ; des hommes — et des fragments humains — s'y mêlaient, ornés de mitraille fumante et de morceaux d'obus. On avait réussi, par quelque miracle, à dresser une échelle isolée contre le sombre mur de la redoute ; à sa base, ses porteurs formaient un tas boueux, jambes et bras mêlés.

Et les canons russes montaient la garde depuis l'embrasure de ce bastion, sans se laisser intimider.

On sonna la retraite. Sous la nouvelle grêle de mitraille que machinaient nos hôtes revêches, nous regagnâmes nos tranchées clopin-clopant.

Ainsi s'acheva ma première expérience du combat, Père. Ce soir-là, je connus une insomnie tourmentée : comment un gâchis aussi absurde pouvait-il justifier la mort d'autant d'hommes de qualité ?

La semaine suivante se révéla sinistre. D'heure en heure, de vilaines charrettes s'en venaient entre nos tentes et nos huttes ; on collectait nos pauvres blessés, on les chargeait à bord, et on les emmenait avec force cahots jusqu'à l'hôpital côtier, distant de trois milles.

Leurs cris et leurs pleurs étaient terribles à entendre.

Pendant ce temps, de jour et de nuit, sans répit, l'artillerie russe donnait de la voix comme pour railler notre échec et notre frustration.

Entendre parler de disputes entre nos officiers supérieurs nous dérangeait tout autant. Les conférences s'enchaînaient. Je vis à plusieurs reprises un gentleman de haute taille sortir offensé dans sa dignité de la tente de lord Raglan et arpenter le site, ses joues barrées de cicatrices rouges de colère, ses gants blancs giflant le fourreau de son épée. Il arrivait aussi à l'ingénieur, Traveller, de traverser notre camp au petit trot pour rejoindre cette tente les bras chargés de plans et autres documents ; nous savions donc que le déploiement de ses étranges machines à anti-glace était envisagé.

De lord Raglan lui-même, par contre, aucun signe.

Je l'imaginai, les traits creusés par le souci et la maladie, le crâne plein de souvenirs de Waterloo et du « duc de fer », dans l'œil d'une tempête d'irrespect et de doute.

Enfin, le 27 juin, notre capitaine nous réunit. L'air grave, il nous apprit que lord Fitzroy Raglan était mort la veille, le 26 ; qu'on avait nommé le général, sir James Simpson, à sa place au poste de commandant en chef ; et que nous devions



nous préparer à lancer sous vingt-quatre heures un assaut qui suivrait selon lui « un nouveau barrage d'artillerie d'une férocité sans précédent ».

Puis, le dos roide, il s'éloigna à grands pas en refusant de prononcer un mot de plus.

On ne nous révéla jamais la cause du décès de Raglan. Pour certains, la déception l'avait tué après ce dernier assaut infructueux sur les redoutes russes. J'ai peine à le croire. Moins d'un mois plus tôt, lorsqu'il visitait notre camp, Père, l'inquiétude et la lassitude s'inscrivaient sur ce noble visage comme tracées par le ciseau du sculpteur. Je prie pour que vous ne voyiez jamais de victime du choléra, Monsieur — je n'en ai croisé que trop —, mais si cela se produit, vous ne pourrez que remarquer l'épuisement physique et psychique de la personne affectée ; je ne nourris donc aucun doute sur ce qui a emporté notre ancien commandant en chef.

Les hommes comme Raglan ne meurent pas de chagrin.

Cette nuit-là, nous nous retirâmes dans nos abris boueux. Je dormis mal, Père, mais ni l'appréhension, ni l'excitation, ni le hurlement incessant de l'artillerie n'en fut la cause ; je me sentais plutôt abattu, je dois vous l'avouer, par la mort d'autant de bons compagnons, et désormais de Raglan en personne, pour un si piètre résultat. Cette nuit-là, il me parut que l'Armée anglaise toute entière agonisait sur les plaines de Crimée.

On nous réveilla à l'aube. Clairons et tambours gardaient le silence, mais nous reçûmes pour ordre de nous aligner en formation de campagne et de demeurer prêts à avancer.

Je sortis donc, mes doigts fourrés dans mes manchettes afin d'échapper au froid gris de l'aurore, la sangle du Minié frottant contre mon cou non rasé. Derrière nous le barrage d'artillerie se poursuivait sans répit, comme la réponse des redoutes de Sébastopol droit devant, si bien que l'angoisse me saisit. Une fois encore, Père, ne me prenez pas pour un couard ; mais je n'avais — et je n'ai toujours — aucun désir

de vendre ma peau sans bénéfice. Or, cela semblait pourtant la perspective à ce moment-là.

Puis nos canons se turent, tout soudain ; bientôt, comme en réaction, les armes russes les imitèrent. Le silence tombé sur notre campement, combiné à la lueur brumeuse du petit matin, donnait à la scène un tel caractère d'étrangeté que je m'entourai de mes bras en frissonnant. Le seul mouvement était celui de la Petite Lune qui se levait, balise aveuglante, pour entamer un de ses parcours d'une demi-heure à travers le ciel. Je jetai un regard alentour pour chercher du réconfort sur les traits tirés et les visages hésitants de mes camarades, mais je n'en trouvai point. Il me parut que nous avions tous — fantassins, officiers, montures — été transportés jusque sur un astre aussi morne que lointain.

Je retins mon souffle.

Alors, des emplacements Alliés derrière moi, une unique pièce tonna.

Un artilleur loquace me narra par la suite les instants précédant ce tir. Il avait vu l'ingénieur Traveller s'approcher d'un emplacement, son tuyau de poêle enfoncé jusqu'à ses oreilles. L'autre portait en outre d'épais gants de cuir qui, d'après mon informateur, ajoutaient du comique à la scène ; il tenait à bout de bras un coffret de métal luisant de givre — apparemment froid comme la mort, donc. Sur ses talons venaient sir James Simpson en personne et divers membres de son état-major, la mine sévère, chamarrés d'épaulettes et de médailles. Devant la gueule du canon, Josiah Traveller posa la boîte au sol, bascula les fermoirs et l'ouvrit. Comme le logement central était petit, rapporta mon ami, les parois mesuraient plusieurs pouces d'épaisseur et contenaient peut-être, spécula-t-il, une substance qui permettait de maintenir la cassette à une température anormalement basse.

Dans la cavité reposait un obus, d'environ dix livres pour son calibre, que l'ingénieur souleva avec autant de prudence qu'il l'eût fait d'un enfant pour l'insérer avec précaution dans la bouche de la pièce d'artillerie avant de se reculer.

Le canon tira, dans une explosion assourdie qui évoquait une toux. En un instant, cet unique obus si précieux décrivit un arc au-dessus de nous pour transporter quelques onces d'anti-glace vers Sébastopol.

Même si, de ma position, je ne pouvais discerner la ville assiégée, je me haussai sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les têtes de mes collègues, repoussai mon galure et plaçai ma main en visière.

J'ai appris depuis certaines des propriétés de cette étrange substance qu'est l'anti-glace, Père. On l'extrait d'une veine anormale dans les glaces du pôle Sud et, tant qu'on la garde à cette température, elle ne présente aucun danger. Une fois chauffée, par contre...

Bon, laissez-moi vous décrire ce que je vis alors.

Le sifflement de l'obus s'interrompit.

Puis le Soleil parut effleurer la Terre.

L'horizon vers Sébastopol explosa en une muette marée de lumière, une lumière qui écorchait la peau, de sorte qu'on sentait les ampoules se former. Je reculai, titubant, joignis mes cris de terreur et d'horreur à ceux de mes compagnons, retirai ma main de mon front et l'examinai ; brûlée, cloquée, elle évoquait le membre d'une statue de cire, étranger à mon corps. La douleur réveilla mes sens engourdis. Je hurlai... et je sentis la peau de mes joues se craqueler, suinter, de sorte que je me tus. Mais je découvris, Père, qu'une fois encore une chance imméritée m'était échue : cette main en visière avait protégé ma vue du plus gros de l'éclair lumineux, alors que, tout autour de moi, des camarades effondrés par terre pressaient le talon de leurs mains sur des yeux calcinés. Puis — une poignée de secondes à peine après la déflagration optique — un vent survint, tel un souffle divin. Projeté à la renverse, je glissai ma main recuite par l'échancrure de mon uniforme afin de la protéger et me cramponnai au sol de mon mieux dans une tornade de poussière hurlante.

Il régnait une chaleur stupéfiante.

La bourrasque tomba au bout de longues minutes. Je me relevai tant bien que mal. Des brûlés en pleurs, des armes, des vestiges de tentes et des chevaux terrifiés s'éparpillaient partout tels des jouets semés par le caprice d'un gigantesque enfant. Père, en moins d'un quart d'heure, notre campement venait de subir une dévastation plus ruineuse que les Russes, le choléra et l'hiver conjugués n'avaient réussi à lui infliger jusqu'alors.

Pendant ce temps, un nuage noir en forme de marteau s'élevait au-dessus de Sébastopol.

Un gars étendu près de moi sanglotait, les yeux changés en flaques de liquide laiteux — aussi horribles que ceux d'une truite pochée. Pendant quelques minutes, je demeurai accroupi près de lui en lui tenant la main pour lui offrir sans un mot le peu de réconfort que je pouvais. Puis un officier vint à passer — l'uniforme roussi, méconnaissable, mais un tronçon d'épée au côté — et je lui lançai : « Que nous ont-ils fait, votre honneur ? S'agit-il là d'une arme nouvelle des Cosaques ? »

Il s'arrêta, puis baissa les yeux sur moi. C'était un jeune homme, mais cette lumière infernale avait gravé des rides sur son visage. « Non, mon garçon, pas des Cosaques. Cela venait de chez nous. »

Sa réponse me laissa d'abord perplexe, mais il désigna le nuage qui se dispersait au-dessus de la ville et l'ahurissante vérité m'apparut : l'obus de l'ingénieur, lors de son impact, avait causé une déflagration si violente que même nous — à trois milles de là —, nous en avions subi les effets.

De toute évidence, on avait sous-estimé de beaucoup la puissance du nouveau projectile ; on nous aurait cantonnés à nos tranchées et nos gourbis, sinon.

Je m'avisai alors que les canons russes, chœur incessant depuis mon arrivée sur la Péninsule, s'étaient tus. Avions-nous atteint notre objectif ? Une seule attaque destructrice avait-elle réduit Sébastopol ?

Un accès d'exaltation, de triomphe, m'échauffa les sangs, mais ma souffrance, la dévastation qui m'environnait et ce nuage qui surplombait la ville se combinèrent bientôt pour réfréner mes ardeurs. Les hommes qui restaient debout près de moi n'exprimaient aucun enthousiasme.

Il n'était que sept heures et demie du matin.

Les officiers nous organisèrent, chargeant les plus valides d'entre nous — au nombre desquels je me retrouvai, Père, une fois ma main pommadée, bandée et abritée dans un gant épais — de porter secours aux autres. Nous dressâmes nos tentes et redonnâmes au camp l'aspect approximatif d'une installation militaire britannique.

Puis les files de chariots sanitaires se formèrent.

La triste tâche nous occupa jusqu'à midi ; le Soleil brûlait alors au firmament. Je m'assis à l'ombre, la sueur piquant mes brûlures, pour manger du corned-beef et siroter de l'eau tiède en dépit de mes lèvres craquelées.

Malgré la disparition du nuage, les canons russes restaient muets.

Vers deux heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre de nous aligner pour l'assaut final. Père, il allait s'agir d'un étrange assaut : nous transportions nos fusils Minié et nos munitions, oui, mais aussi des pelles, des pioches et autres outils, et nous avions rempli des charrettes de tout ce dont nous pouvions nous passer en matière de couvertures, de pansements, de médicaments et d'eau.

Puis nous entreprîmes de couvrir les trois milles qui nous séparaient de Sébastopol.

Il nous fallut deux heures, selon mon estimation. Après dix mois de bombardements et de siège, la contrée n'était qu'un océan de boue baratée et scarifiée. Je glissais au fond des cratères. Bientôt, nous nous retrouvâmes trempés d'une eau croupie et puante. Partout, je tombais sur les débris d'un champ de bataille : chemises d'obus éclatées, fourniments abandonnés, vestiges de pièces d'artillerie... et un ou deux

ornements plus macabres qu'avec tout le respect que je vous dois, Monsieur, je m'abstiendrai de décrire.

Enfin nous atteignîmes Sébastopol ; et je me tins durant quelques minutes sur une hauteur qui la surplombait.

Père, vous vous rappellerez ma description de cette ville intacte entre ses murs hérissés d'armements. À présent, on aurait dit qu'une immense botte l'avait écrasée — je ne vois pas d'autre manière de le décrire. Un cratère d'un quart de mille de diamètre en occupait le centre, près des quais ; la terre éventrée fumait, les pierres et les scories rougeoyaient. Autour de cette cavité, un vaste cercle marquait l'étendue de la destruction qui avait rasé, avec une grande précision, les maisons et autres immeubles ; on discernait l'empreinte des fondations, comme si on examinait le plan d'un architecte géant — même si, çà et là, un conduit de cheminée ou un fragment de mur, noirci par la fournaise, se dressait encore dans une attitude de défi. Hors cette zone de dévastation, les édifices paraissaient plutôt intacts — mais tuiles et fenêtres brillaient par leur absence. Et dans plusieurs quartiers, nous vîmes d'importants incendies faire rage, sans que personne, selon toute apparence, n'essaie de les maîtriser.

Les fortifications renversées par le souffle n'étaient que ruines ; les fûts des pièces déchiquetées dardaient au hasard. Dans les redoutes effondrées, les Russes à la tenue informe gisaient étalés sur les vestiges de leurs canons.

Par-delà ce paysage infernal, la baie s'ouvrait, impassible, d'un bleu scintillant ; mais les dépouilles de divers navires dérivèrent dans l'eau, leurs mâts cassés net.

Pendant quelques instants, nous restâmes à contempler ce spectacle, bouche bée. Puis le capitaine lança : « Allons, les gars, le devoir nous appelle ! »

Une fois de plus, nous formâmes les rangs. La musique entraînante du clairon et du tambour rythmant notre avancée semblait déplacée. Nous enjambâmes les ruines des murs.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'armée anglaise entra donc dans Sébastopol.

Au début, nous tenions nos armes brandies et nous nous déplaçions en ordre de bataille, avec des éclaireurs et des guetteurs ; mais on entendait seulement crisser le verre et les débris sous nos bottes. Il nous semblait marcher à la surface de la Lune. Même à la périphérie, les bâtiments étaient tous brûlés, noircis, ce qui me rappelait la chaleur épouvantable qui avait émané du cœur de la ville. Une maison éventrée nous laissa voir le mobilier et le décor de ses malheureux occupants. Toutes sortes de véhicules accidentés jonchaient les rues, leurs chevaux morts ou blessés encore prisonniers de leurs harnais.

Et les gens...

Père, il y en avait partout, hommes, femmes, enfants, qui gisaient affalés et tordus comme des poupées brisées, leur épaisse vêtue fumante, déchirée, ensanglantée. Parfois leur attitude dans la mort les faisait paraître moins qu'humains et nous n'éprouvions qu'une torpeur nauséuse.

Puis nous croisâmes notre premier Russe survivant.

Il sortit en boitant bas d'un encadrement de porte qui ne donnait plus sur rien. C'était un soldat — un officier, même, à ce qu'il me parut — et j'entendais les gars autour de moi murmurer et tripoter leurs Minié. Mais le pauvre avait perdu son bonnet de fourrure, allait les mains vides et ne parvenait à marcher, un pied traînant derrière lui, qu'appuyé sur une béquille de fortune, simple bout de bois. Le capitaine nous ordonna de nous mettre au port d'armes. L'autre jacassa dans leur langue gutturale et, peu à peu, le capitaine comprit qu'il y avait des gens, peut-être une douzaine de personnes, pris au piège dans les décombres d'une école, quelques centaines de mètres plus loin.

On forma un détachement, on lui fournit des pelles et du matériel adéquat et on l'envoya là-bas en compagnie de ce Russe.

Ainsi s'organisa notre quotidien durant plusieurs jours. Que je sache, Père, nul ne tira un seul coup de feu dans tout Sébastopol après la chute de l'obus d'anti-glace. Non, nous

travaillâmes aux côtés des Russes survivants, ainsi qu'avec les Français et les Turcs, dans les entrailles du port vaincu.

Je me souviens d'une enfant qui, couchée sur le dos, une écharpe rouge autour de la tête, tendait dans la mort la main vers le ciel qui l'avait trahie, et ses doigts brûlaient comme des bougies. Un type s'extirpa des ruines d'une fabrique de voiles en se traînant par les mains ; il laissait derrière lui un sillage écarlate luisant, tel un affreux mollusque...

Père, j'ai choisi de vous relater ces anecdotes, mais je sais que vous ne permettrez pas que ce compte-rendu tourmente Mère ou le jeune Ned.

Si la tâche la plus ardue consistait à évacuer les cadavres, nous ne pouvions l'accomplir assez vite. Au bout d'à peine quelques jours sous le chaud soleil de Crimée, la puanteur était insoutenable ; nous portions tous, noué sur la bouche et le nez, un mouchoir trempé dans du « raki ».

Je vis la scène la plus étrange au bout de plusieurs jours, dans le cratère au cœur de la ville. Il nous fallut envelopper nos bottes de tissu mouillé. Les débris restaient assez chauds pour nous brûler la peau. Là, je découvris un pan de mur qui saillait telle une grande pierre tombale irrégulière de la terre brisée. Il présentait un noir uniforme, hormis pour une tache étrange au niveau du sol ; cette tache, comme je m'en rendis bientôt compte, avait la forme d'une vieille femme qui allait son chemin tant bien que mal dans la rue.

Père, ce mur portait l'ombre projetée par cette pauvre femme à la lumière de l'obus à anti-glace. De la dame elle-même, il n'y avait bien sûr nulle trace ; nous ne trouvâmes d'ailleurs aucun survivant dans ce quartier de Sébastopol.

Plus d'une fois, je croisai Traveller qui s'échinait comme nous ; un jour, je vis des larmes rayer ses joues salies par la suie. Peut-être avait-il lui-même sous-estimé la dévastation qu'entraînerait son invention. Je me demandais comment cet ingénieur passerait le restant de sa vie, et quels miracles, ou quelles malédictions, il produirait à partir de l'anti-glace.



Mais jamais je ne lui adressai la parole ; et je ne connais personne qui l'ait fait.

Il n'y a plus grand-chose à dire, cher Père. On me releva de ce labeur en ville après l'arrivée de troupes fraîches et de matériel supplémentaire de Grande-Bretagne et de France ; à présent, au bout de neuf ou dix jours, Sébastopol, quoique détruite, évoque un peu moins un spectacle issu de la *Divine Comédie* ; et le port recommence à fonctionner.

Les mois de siège ont pris fin, bien entendu. Nous avons gagné la guerre. Mais depuis que nous occupons la ville, nous avons appris qu'avant le bombardement à l'anti-glace, elle comptait mille victimes par jours, du fait de nos tirs d'artillerie et des privations. Le désespoir gagnait peu à peu les Russes et on m'assure que leurs officiers envisageaient même un dernier pari — une sortie dont je gage que nous l'aurions repoussée, remportant ainsi la victoire.

Alors, Père, fallait-il utiliser l'anti-glace ? Aurions-nous pu gagner sans infliger de telles souffrances à la population civile ?

Seul Dieu, le Maître des Mondes, connaît la réponse à de telles questions, je le crains.

Quant à moi, le médecin me jure que je devrais retrouver avec le temps l'usage partiel de ma main brûlée ; toutefois elle ne sera pas jolie à voir et je ne pourrai jamais jouer du crincrin ! Sur ce chapitre — je vous préviens dans la perspective de la rencontre et de la réconciliation qui nous réuniront un jour, je l'espère —, l'anti-glace a, j'en ai bien peur, marqué mon visage à vie, exception faite de l'ombre distinctive et inmanquable de ma main en coupe au-dessus de mes yeux au moment où cet obus inhabituel est tombé sur Sébastopol.

Je vais clore là. Transmettez mon amour et ma dévotion à Mère et Ned ; comme je vous l'ai dit, j'espère vous revoir tous — si vous m'acceptez — à mon retour en Angleterre ; je pourrai alors vous remercier, Monsieur, des réparations

dont vous avez gratifié la demoiselle que j'ai tristement déshonorée dans l'insouciance de ma jeunesse.

*Dieu vous ait en Sa sainte garde, Monsieur.*  
*Je reste, avec tout mon amour,*  
*Votre Fils Dévoué*  
*HEDLEY VICARS*